vations inhérentes à la vie de missionnaire, ont détraqué mon estomac ; et maintenant, à la veille d'entreprendre ma campagne de printemps et d'été, je me trouve presque sans forces.

Priez donc, s'il vous plaît, le Sacré Cœur de Jésus, pour qu'il daigne me prendre en pitié. J'ose aussi me recommander aux prières de nos anciens compagnons de noviciat et de scolasticat, s'il y en a encore autour de vous.

Croyez-moi, s'il vous plaît, votre dévoué frère en N.-S. et M. I.

N. COCCOLA, O. M. I.

LETTRE DU R. P. LE JEUNE A SON FRÈRE, A NOTRE-DAME DE SION.

Kamloops, le 7 mars 1886.

MON BIEN CHER FRÈRE,

Il y a quelques mois, vous me suiviez, par la pensée, à travers les sites pittoresques et les grandioses paysages, si multipliés dans le voisinage des *Montagnes Rocheuses*.

Aujourd'hui, je pense que vous ne refuserez pas de m'accompagner encore dans mon excursion d'hiver.

Le 6 janvier, je quittais Kamloops et je descendais à New-Westminster avec le pauvre Frère MAC-BRATID dont la santé réclame des soins qu'il ne pouvait trouver au milieu de nous. Son départ et le nombre trop restreint d'élèves nous ont contraints à fermer l'école pour un temps.

Après cette halte momentanée, je me mets en devoir de répondre aux ardents désirs des sauvages du district; ils se plaignaient d'être privés de la présence du prêtre depuis bien longtemps. Le 13 janvier, j'arrive à un premier camp, où je stationne trois ou quatre jours, en

compagnie de quelques bons sauvages : ils sont avides d'instruction religieuse, s'approchent des sacrements et sont tous heureux de la visite du missionnaire. Le 17, rencontre d'un nouveau camp. Quel bonheur ! me voici au milieu de mes anciens amis. On me fait une réception toute cordiale. La joie est sur tous les fronts, le sourire sur les lèvres ; chacun, même les petits enfants, veut toucher la main du Père et lui donner un témoignage de reconnaissance. Ici, on s'empresse de me remettre une caisse, venue à mon adresse du Canada ; elle renfermait divers objets de piété, tels que des croix d'autel, des chandeliers dorés, des lampes de sanctuaire, des bénitiers pour cellules, etc., etc. Que n'êtes-vous témoin de la foi de ces fervents néophytes ! Ils ne se lassaient point d'admirer ces différents objets. — Dès le dimanche soir, nous eûmes une réunion, depuis sept heures jusqu'à dix heures et demie. Ces réunions offrent vraiment un intérêt particulier et vous seriez sans doute heureux de lire à leur sujet quelques détails. Les sauvages se rendent l'un après l'autre : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Quand tous sont réunis : « Allons ! mes amis, *la pioche ! la pioche !* ... » Qu'est-ce ? direz-vous. Absolument comme vos élèves *piochent* dans Cicéron, Virgile et Homère, nos chrétiens *piochent* après le sermon qui a suivi la prière du soir. Dès que le prêtre a prononcé ce mot, les auditeurs se séparent par groupes de cinq ou six. Au bout d'un quart d'heure environ, après s'être concertés, l'un des plus habiles est chargé de proclamer à haute voix le résultat de la *pioche*. Aujourd'hui, le vieux chef Moïse a été choisi pour faire la répétition. C'est un vieillard (il a déjà vu soixante-dix neiges ou hivers) aussi habile à la chasse au buffle qu'à la pêche au saumon. Il a accompli bien des exploits et son histoire serait longue. N'importe ; sa vieillesse est encore verte et

vigoureuse et ressemble quelque peu à celle du rocher que le héros de l'*Enéide* rencontra sur les sombres bords du Styx. Fier du rôle d'orateur qui lui est échu, Moïse parle avec assurance, netteté et conviction. Il remet sous les yeux de ses auditeurs, silencieux et attentifs, les scènes de l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le compte rendu était vraiment exact; la forme seule était amplifiée et embellie de métaphores et de comparaisons familières à nos Indiens.

La *pioche* finie, vient le catéchisme; répétition de la leçon précédente, pour la graver davantage dans la mémoire; il faut aussi rectifier des notions que tous ne saisissent point de prime abord avec la même clarté, avec une égale exactitude.

Après le catéchisme, silence!... Le missionnaire, prenant encore la parole, dit d'un ton grave: « Qui a bu de l'*eau de feu* (eau-de-vie)? » Plusieurs jeunes gens se lèvent et se mettent à genoux sans dire mot. Si deux ou trois, plus timides et plus honteux, diffèrent de s'exécuter, les vieux sauvages de leur dire à voix basse: « A genoux, toi, tu en as bu... » Les coupables, que leur attitude humiliée accuse suffisamment, ne se contentent pas de cet aveu tacite; chacun, à tour de rôle, dit devant tout le monde: « Mon Père, je m'accuse d'avoir bu deux fois, trois fois... etc. » Quiconque a bu une fois se condamne à l'amende d'une piastre (5 fr.), et la somme augmente avec le nombre des fautes. Cet argent est employé à l'achat des objets du culte, au soulagement des veuves et de leurs enfants pauvres...

Mais il est dix heures et demie: il est temps de terminer cette réunion par le chant d'un cantique. Après l'exercice, tous se dispersent dans leurs tentes pour se livrer au sommeil.

Ici, il n'y a pas encore d'observatoire, mais tout le

monde pourrait voir, dans un ciel découvert, briller le soleil, scintiller les étoiles, et la lune répandre sa pâle clarté. Pendant la nuit, personne ne s'occupe à examiner le cours des astres : nos Indiens restent couchés jusqu'à ce qu'on les appelle. Heureusement quelqu'un veille à l'exactitude, et, à six heures, je vais moi-même sonner la cloche. On est bientôt sur pied et chacun s'empresse d'accourir à l'église, quand il y en a une, pour la prière du matin. Cet exercice est très souvent présidé par le chef du camp en personne, pendant que le missionnaire se prépare à dire la sainte messe à sept heures. La messe est suivie d'un sermon ; puis on rentre pour prendre un frugal repas.

Vers dix ou onze heures, nouvelle réunion pour la *pioche* et la répétition du catéchisme, et, comme la veille au soir, accusations sur diverses pratiques défendues par le prêtre. Celui-ci demande quels sont les néophytes qui ont participé aux *réunions de sauvages* païens.

Ici une explication est nécessaire pour l'intelligence de la chose.

Un an après la mort d'un païen, son plus proche parent qui a travaillé, nuit et jour, pour amasser quelques provisions, farine, sucre, viande, tabac, thé, couvertures, etc., s'empresse d'inviter tous les sauvages de sa parenté proche et éloignée, ceux de sa connaissance et ses amis. Pendant deux ou trois jours, il y a réjouissance parmi eux; et le malheureux païen, aux dépens de sa famille, distribue aux convives avides le fruit de plusieurs mois de sueurs et de veilles. Et ce n'est pas tout. Ces pauvres gens, à moitié ivres, vont visiter le mort dans son pauvre cercueil ; ils mettent des couvertures neuves autour de cet amas de chair en putréfaction, exécutent une ronde de danses frénétiques, se livrent à des superstitions et se retirent enfin, après avoir ainsi apaisé les mânes du défunt.

Vous saurez que les habitants de ces contrées n'enfouissent pas leurs morts dans la terre ; ils se contentent de les envelopper dans une ou deux couvertures, de les déposer dans des espèces de cercueils en écorce ou en bois, qui restent exposés à l'action de l'atmosphère. Nous prescrivons à tous nos chrétiens la sépulture ecclésiastique et nous punissons sévèrement ceux qui prennent part à ces réunions diaboliques. La longue absence du prêtre, l'influence de préjugés séculaires, le voisinage des païens, ont été la cause de plusieurs infractions à la loi : celui-ci a assisté deux fois aux réunions païennes, celui-là quatre, un troisième six. Après une verte réprimande, je leur ai fait dire à l'église un chapelet pour chaque faute.

Ces exercices offrent l'occasion d'instruire les assistants sur la pratique de la morale chrétienne et de leur inculquer peu à peu le mépris des superstitions païennes, avec l'estime du culte et des vertus de notre sainte religion. Ils sont terminés par un chant liturgique ou par quelque cantique ; après quoi on va dîner : il est alors environ trois heures.

A six heures du soir, la prière, suivie de la réunion. Après la *pioche* traditionnelle et réglementaire, accusations de ceux qui ont eu recours au *tamanoise* ou docteur en médecine. Les sauvages païens, quand ils tombent malades, n'ont rien de plus pressé que de faire appeler l'homme de la médecine, le suppôt du démon, l'un de ceux que la Bible nomme *incantatores*. Dès qu'il est averti, le jongleur s'affuble d'un costume bizarre, se couvre d'amulettes et de signes cabalistiques et se rend au chevet du malade. Il regarde, il interroge, il examine. Après un long examen, il réfléchit encore, et, dans le plus profond silence, il se met soudain à faire des gestes, des contorsions, à sauter, à danser : son œil est hagard, plein de feu; tantôt, la tête et le corps pen-

chés, il cherche à saisir un objet invisible; tantôt, comme une personne en délire, il fixe ses regards sur un point de l'appartement; il vient d'apercevoir enfin l'âme du malade qui allait sortir par une lucarne; elle se serait envolée si l'on avait tardé davantage à faire appel au savoir du sorcier. Comme vous le voyez, tout cela est ridicule au dernier chef; ce qui n'empêche pas les Indiens d'avoir une espèce de foi diabolique à ces superstitions, absurdes mais traditionnelles. Il nous faut, coûte que coûte, les déraciner, et sévir contre les coupables et leurs complices avec une persévérante énergie.

A la réunion suivante, ce fut le tour de ceux qui se livrent à des jeux de hasard. Les sauvages ont bien vite appris le jeu de cartes : ils joueraient leur argent, leurs habits, leurs chevaux, leur maison, leur femme même, si c'était possible.

A la suite de ces diverses réunions, il a fallu entendre les confessions et préparer à la communion. Ah! quelle terre féconde que le cœur de ces enfants des bois! Que n'ont-ils parmi eux un missionnaire pour les instruire, les encourager, les corriger, les sanctifier, en un mot, par la pratique assidue des préceptes de la religion et la fréquente réception des Sacrements! *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi : et animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem !...*

Il fallut dire adieu ou plutôt au revoir à ces chers chrétiens; ils avaient le cœur serré, les larmes aux yeux, et me demandaient en grâce de revenir au plus tôt. « Votre désir, leur dis-je, est aussi le mien. J'ai appris votre langue pour vous parler de Jésus, de Marie et du Ciel; souvenez-vous toujours de mes instructions et de vos promesses, mais par-dessus tout soyez fidèles à la prière! »

A mon départ, le samedi soir, il y avait un pied de

neige dans les plaines. Néanmoins, je me mis en route pour me rendre à 4 milles plus loin dans le camp des blancs, tout près d'une station du nouveau *Pacific Railway*, afin de pouvoir leur procurer, le dimanche 24 janvier, la consolation d'entendre la sainte messe. Je fus hébergé par un Prussien dont les enfants avaient fréquenté nos écoles, bien que leur père soit protestant.

Le lendemain, dimanche, il y avait 4 pieds de neige. A la station du chemin de fer, on attendait le train ; mais vaine attente ! pas de train ce jour-là. Le télégraphe nous apprit qu'à Yale il y avait 10 pieds de neige, et que le train était arrêté, un peu plus bas, à l'entrée d'un tunnel. Cet incident ne m'empêcha point de convoquer les catholiques pour la messe et pour la réunion du soir, à laquelle je fis une instruction exclusivement pour les blancs.

Le lundi 25, il neigeait toujours; le télégraphe se trouva intercepté et du côté du Canada et du côté du Pacifique; de sorte que nous étions isolés complètement, avec la perspective de rester peut-être ainsi jusqu'au mois de mai. Le camp était assez bien fourni en aliments secs, comme farine, riz, haricots, mais c'était tout.

Le mercredi, la neige ayant cessé, on voulut faire sortir une locomotive de la remise; mais elle ne put faire qu'un trajet de trois quarts de mille sur un espace préalablement déblayé. Halte-là ! la neige était trop épaisse ; la locomotive avançait de quelques mètres, puis ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Les employés accouraient avec leurs pelles pour la dégager. Les mécaniciens la faisaient alors reculer d'un quart de mille; puis, chose inexplicable ! ils la lançaient à toute vapeur, à leurs risques et périls. Vains efforts ! la machine venait, impuissante, frapper contre le banc de neige et s'y enfoncer comme auparavant. A peu près 1 mille de chemin

fut ouvert de cette manière, le mercredi ; le jeudi, trois quarts de mille de plus ; le vendredi, on allait assez loin pour que je pusse, à l'aide de rapides, me rendre chez mes Indiens. Ils furent enchantés de me voir. Les jeunes gens travaillaient sur la voie ferrée, et je me contentai de visiter les familles à domicile, renouvelant mes exhortations et mes conseils.

Le lundi, 8 février, je partis accompagné de deux sauvages. Après avoir traversé une rivière en radeau, nous dûmes pendant trois jours piétiner dans la neige, épaisse de 18 pouces. Tantôt nous rencontrions des bas-fonds où la neige s'était amoncelée ; tantôt la bise glaciale, nous fouettant au visage, en couvrait notre barbe, et celle-ci s'allongeait en glaçons. Ici, il faut traverser un large fossé, là une forêt dont les sentiers ne sont plus perceptibles aux yeux. Qu'importe ! la souffrance est une source de mérites, et chaque pas, chaque battement du cœur est un acte d'amour, pour le salut des âmes abandonnées. Le soir du troisième jour, nous fûmes reçus chez un Portugais, qui s'était marié avec une sauvagesse, dont je baptisai le dernier-né.

Le surlendemain, qui était un mercredi, nous arrivâmes dans un camp, situé à peu de distance de la résidence de deux ministres protestants. Dès que ces derniers apprirent ma venue, ils s'empressèrent d'accourir à ma rencontre et de m'offrir l'hospitalité. L'un d'eux m'avoua ingénuement que tous deux se trouvaient là contre leur gré ; qu'on les avait fait venir d'Angleterre, sous de faux renseignements ; qu'ils savent fort bien aujourd'hui que les sauvages, qu'ils sont censés évangéliser, nous ont été enlevés à nous autres catholiques par leur prédécesseur Mr. Good. Ces messieurs ont l'air d'être sincères ; ils étudient beaucoup, vivent très sobrement, font le signe de la croix avant et après leurs

repas, etc. J'ai vu dans leur bibliothèque des ouvrages des poètes grecs et latins, des bréviaires romains, des missels, des graduels. Ils voulaient me retenir pour la nuit et me montraient au-dessus d'un lit l'image du Souverain Pontife. « Le Saint-Père veillera sur vous », disaient-ils. Je crus ne pas devoir accepter, malgré leurs instances réitérées, et je les remerciai de leur cordiale hospitalité et de leurs offres bienveillantes. Ces deux âmes m'ont paru de bonne foi ; peut-être ne sont-elles pas loin du jour où la pleine lumière brillera à leurs yeux. Priez à cette intention. J'ai encore vu sur leur bureau d'étude une image de *Letaille* sur le sujet des ordres mineurs !...

Le lendemain, je passai à Lytton, pour en repartir le même jour et me rendre dans une famille française. Après avoir marché l'espace de 27 milles, j'arrivai chez les blancs, où j'administrai le saint baptême à plusieurs enfants. Je repartis avec mes deux compagnons.

Le dimanche 14 février et les deux jours suivants, nous parcourûmes 40 milles environ et nous rencontrâmes un gros camp de sauvages. Les ministres méthodistes, protestants fanatiques, s'y trouvaient déjà. Leur conduite et leurs procédés d'évangélisation les ont rendus odieux à ces Indiens. Aussi on me reçut à bras ouverts, et, durant huit jours, je renouvelai les exercices de mission dont j'ai parlé plus haut. Le camp venait de faire l'acquisition d'une belle cloche d'environ 350 francs; elle me fut bien utile. Les chrétiens étaient dans le camp en très grande majorité, et ici encore je goûtai de bien douces consolations. Une jeune femme, entre autres, fit sa première communion; les vieillards surtout donnèrent des preuves d'une foi vive, laquelle avait grandi avec le nombre des années.... Ici, mêmes supplications à mon départ, mêmes instances dans la bouche de ces pauvres

délaissés.... *In messem tuam mittas operarios secundum cor tuum !!!*

Après quelques visites à Douglas et ailleurs, je rentre à Kamloops. Le R. P. Coccola, dévoré d'un zèle ardent et infatigable, m'attend avec impatience, pour pouvoir accomplir à son tour de nouvelles excursions du côté des montagnes Rocheuses.

Priez pour moi, et croyez-moi toujours votre tout dévoué et affectionné frère en N.-S. et M. I.

J. M. Le Jeune, o. m. i.

CANADA.

LES ÉCHOS DU TÉMISKAMING.

Nous trouvons ces échos dans la *Vallée de l'Ottawa*, à la date du 1er juin 1886. Nous les reproduisons ici ; ils sont tout à l'honneur de nos Pères.

Monsieur le rédacteur,

Lors de la dernière excursion au lac Témiskaming, j'avais été chargé par mes compagnons de vous adresser le rapport de ce que nous avions fait. Mais à mon retour chez moi, j'ai été tellement pressé par l'ouvrage qui s'était accumulé pendant mon absence que ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'a été possible de vous transmettre le rapport que je dois faire, en justice, pour la Société de colonisation et son digne président qui y consacre toute son énergie. J'espère que vous voudrez bien faire retentir dans la vallée de l'Ottawa les échos de Témiskaming.

UN FUTUR COLON.